*Daphnis et Chloé* : quelques documents comparatifs modernes

1. Rousseau, « L’Idylle des cerises », *Les Confessions*, livre IV, 1782.
2. Goethe, *Conversations avec Eckermann* (en allemand), 1831.
3. Mishima, *Le Tumulte des flots* (traduit du japonais), 1954.
4. Quino, « Le petit pâtre », dessin.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, livre IV.

En juin 1730, Rousseau rencontre près d’Annecy deux jeunes femmes avec qui il passe la journée.

Passage à rapprocher de l’épisode de la cigale (*Daphnis* I, 26) et de l’ensemble de l’œuvre pour l’inspiration pastorale. Voir aussi, parmi d’autres scènes idylliques chez Rousseau, l’épisode des vendanges dans *La Nouvelle Héloïse* (V, 7).

 Nous dinâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel diner ! quel souvenir plein de charmes ! Comment, pouvant à si peu de frais gouter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais souper des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité.

 Après le diner nous fîmes une économie : au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le gouter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre, et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont- elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur ! La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, et toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hasardée : et cette décence nous ne nous l'imposions point du tout, elle venait toute seule, nous prenions le ton que nous donnaient nos cœurs. Enfin ma modestie (d'autres diront ma sottise) fut telle, que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de mademoiselle Galley. Il est vrai que la circonstance donnait du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls, je respirais avec embarras, elle avait les yeux baissés : ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'était point irrité. Je ne sais ce que j'aurais pu lui dire : son amie entra, et me parut laide en ce moment.

 Enfin elles se souvinrent qu'il ne fallait pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restait que le temps qu'il fallait pour y arriver de jour, et nous nous hâtâmes de partir en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avais osé, j'aurais transposé cet ordre, car le regard de mademoiselle Galley m'avait vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire, et ce n'était pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avait tort de finir ; mais, loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusements dont nous avions su la remplir.

Goethe, *Gespräche mit Eckermann*, 20 mars 1831, éd. 1889-1896.

De 1823 à la mort de Goethe (1832), Eckermann fut le secrétaire de l’écrivain et recueillit pieusement ses commentaires sur les arts et l’actualité.

Sonntag, den 20. März 1831

 Goethe erzählte mir bei Tisch, daß er in diesen Tagen ›*Daphnis und Chloe*‹ gelesen.

 »Das Gedicht ist so schön,« sagte er, »daß man den Eindruck davon, bei den schlechten Zuständen, in denen man lebt, nicht in sich behalten kann und daß man immer von neuem erstaunt, wenn man es wieder liest. Es ist darin der helleste Tag, und man glaubt lauter herkulanische Bilder zu sehen, so wie auch diese Gemälde auf das Buch zurückwirken und unserer Phantasie beim Lesen zu Hülfe kommen.«

 »Mir hat«, sagte ich, »eine gewisse Abgeschlossenheit sehr wohl getan, worin alles gehalten ist. Es kommt kaum eine fremde Anspielung vor, die uns aus dem glücklichen Kreise herausführte. Von Gottheiten sind bloß Pan und Nymphen wirksam, eine andere wird kaum genannt, und man sieht auch, daß das Bedürfnis der Hirten an diesen Gottheiten genug hat.«

 »Und doch, bei aller mäßigen Abgeschlossenheit«, sagte Goethe, »ist darin eine vollständige Welt entwickelt. Wir sehen Hirten aller Art, Feldbautreibende, Gärtner, Winzer, Schiffer, Räuber, Krieger und vornehme Städter, große Herren und Leibeigene.«

 »Auch erblicken wir darin«, sagte ich, »den Menschen auf allen seinen Lebensstufen, von der Geburt herauf bis ins Alter; auch alle häuslichen Zustände, wie die wechselnden Jahreszeiten sie mit sich führen, gehen an unseren Augen vorüber.«

 »Und nun die Landschaft!« sagte Goethe, »die mit wenigen Strichen so entschieden gezeichnet ist, daß wir in der Höhe hinter den Personen Weinberge, Äcker und Obstgärten sehen, unten die Weideplätze mit dem Fluß und ein wenig Waldung, sowie das ausgedehnte Meer in der Ferne. Und keine Spur von trüben Tagen, von Nebel, Wolken und Feuchtigkeit, sondern immer der blaueste reinste Himmel, die anmutigste Luft und ein beständig trockener Boden, so daß man sich überall nackend hinlegen möchte.

 Das ganze Gedicht«, fuhr Goethe fort, »verrät die höchste Kunst und Kultur. Es ist so durchdacht, daß darin kein Motiv fehlt und alle von der gründlichsten besten Art sind, wie z. B. das von dem Schatz bei dem stinkenden Delphin am Meeresufer. Und ein Geschmack und eine Vollkommenheit und Delikatesse der Empfindung, die sich dem Besten gleichstellt, das je gemacht worden! Alles Widerwärtige, was von außen in die glücklichen Zustände des Gedichts störend hereintritt, wie Überfall, Raub und Krieg, ist immer auf das schnellste abgetan und hinterläßt kaum eine Spur. Sodann das Laster erscheint im Gefolg der Städter, und zwar auch dort nicht in den Hauptpersonen, sondern in einer Nebenfigur, in einem Untergebenen. Das ist alles von der ersten Schönheit.«

 »Und dann«, sagte ich, »hat mir so wohl gefallen, wie das Verhältnis der Herren und Diener sich ausspricht. In ersteren die humanste Behandlung, und in letzteren, bei aller naiven Freiheit, doch der große Respekt und das Bestreben, sich bei dem Herrn auf alle Weise in Gunst zu setzen. So sucht denn auch der junge Städter, der sich dem Daphnis durch das Ansinnen einer unnatürlichen Liebe verhaßt gemacht hat, sich bei diesem, da er als Sohn des Herrn erkannt ist, wieder in Gnade zu bringen, indem er den Ochsenhirten die geraubte Chloe auf eine kühne Weise wieder abjagt und zu Daphnis zurückführt.«

 »In allen diesen Dingen«, sagte Goethe, »ist ein großer Verstand; so auch, daß Chloe gegen den beiderseitigen Willen der Liebenden, die nichts Besseres kennen, als nackt nebeneinander zu ruhen, durch den ganzen Roman bis ans Ende ihre Jungfrauschaft behält, ist gleichfalls vortrefflich und so schön motiviert, daß dabei die größten menschlichen Dinge zur Sprache kommen.

 Man müßte ein ganzes Buch schreiben, um alle großen Verdienste dieses Gedichts nach Würden zu schätzen. Man tut wohl, es alle Jahr einmal zu lesen, um immer wieder daran zu lernen und den Eindruck seiner großen Schönheit aufs neue zu empfinden.«

*Source du texte*: [spiegel online](http://gutenberg.spiegel.de/buch/gesprache-mit-goethe-in-den-letzten-jahren-seines-lebens-1912/194).

Yukio Mishima, *Le tumulte des flots* (1954). Traduction française éd. folio n° 1023 (1969), chapitre 5, p. 59-60.

Dans une petite ile japonaise, peu après la 2e guerre mondiale. Shinji, jeune pêcheur orphelin de père et pauvre, est tombé amoureux de Hatsue, issue d’une famille bien plus riche. Ce passage reprend également l’épisode de la cigale dans *Daphnis et Chloé* (I, 26).

On trouvera dans l’édition Hatier – Belles-Lettres (p. 111-112) un autre passage du même roman, extrait du ch. 9.

 Il sourit, ses jolies dents blanches apparaissant, dans l’obscurité. La poitrine de la jeune fille se soulevait et s’abaissait profondément. Shinji pensa à l’opulente houle bleu foncé du large. L’inquiétude angoissante qui le tenait depuis le matin disparut. Tout son courage lui revint.

 — J’ai entendu dire que vous alliez épouser Kawamoto Yasuo. Est-ce vrai ?

 La question lui avait jailli tout naturellement de la bouche.

 La jeune fille éclata de rire. Elle rit de plus en plus fort, jusqu’à en suffoquer. Shinji voulait l’arrêter, mais il ne savait comment. Il posa sa main sur son épaule. Il n’appuya pas fort mais Hatsue s’écroula dans le sable en riant de plus belle.

 — Qu’y a-t-il ? Qu’y a-t-il ?

 Shinji s’accroupit auprès d’elle et lui secoua les épaules. La jeune fille cessa de rire. Elle regarda Shinji droit dans les yeux. Puis elle pouffa de nouveau. Shinji avança la tête et demanda :

 — Est-ce vrai ?

 — Mais c’est un gros mensonge !

 — Tout de même, la rumeur en court bien.

 — C’est un gros mensonge !

 Tous deux étaient assis à l’ombre du bateau, leurs mains enveloppant leurs genoux.

 — Ah ! j’en ai mal de rire. J’en ai mal ici…, dit-elle en se pressant la poitrine.

 Les rayures de son vêtement de travail aux couleurs fanées s’agitaient à l’endroit où elles se croisaient sur les seins.

 — C’est là que cela me fait mal !

 — Est-ce sérieux ? dit Shinji qui sans y penser mit la main à l’endroit.

 — Quand vous pressez, cela va un peu mieux, dit la jeune fille.

 Le cœur de Shinji se mit à battre très vite. Leurs joues s’étaient beaucoup rapprochées. Ils respiraient l’un l’autre leur odeur qui fleurait fortement l’eau de mer. Ils sentaient leur chaleur mutuelle. Leurs lèvres, sèches, gercées se touchèrent. Elles avaient le goût du sel. Shinji crut leur trouver le gout des algues.

*Le petit pâtre*, dessin de Quino (ou *Daphnis aujourd’hui*…)

